

Prix Édouard Rod
Réponse

C'était un samedi d'avril à Fribourg. Il y a dix ans.
Monde de Lumière et *Le Maxi Bazar*, *La Grande Récré*
et tous les commerces alentour pavoisaient. C'était la
fête.

Après le Salon de l'habitation durable et de l'efficacité
énergétique, le congrès international des
ergothérapeutes et le rassemblement des Témoins de
Jéhovah, ce jour-là, le Forum de Fribourg accueillait le
Daïla Lama. Nous étions 8000.

J'ai bavardé avant l'arrivée du maître avec une
étudiante en droit. Elle l'aimait bien le Daïla-Lama,
sans savoir exactement pourquoi. Sa discrétion je crois,
et sa modestie...

Il est enfin apparu, serré de près par une douzaine de
dignitaires couleur saumon et bordeaux. La salle s'est
levée et a applaudi.

L'étudiante en droit avait raison, le maître ne payait pas
de mine. C'était même pour cette raison-là qu'il sortait
du lot. Il ressemblait au premier venu et ne s'en cachait
pas. Il n'en jouait pas non plus et s'accommodait sans
s'irriter de l'attention dont il était sans cesse l'objet.

Il n'a pas fait de grands discours et ne nous a raconté,
au fond, que ce que nous savions déjà: l'importance de
l'amour, du pardon, du courage, et de toutes ces vertus
que professent les religions du monde.

Sans dire un mot sur Boudha et ses enseignements.

Autant dire que ceux qui avaient faim de spiritualité et de secrets orientaux en ont été pour leurs frais. Alors, comme s'il avait deviné la frustration que son discours engendrerait, le Daïla Lama nous a adressé, à la fin, le conseil suivant, je cite de mémoire:

– Intéressez-vous à votre propre histoire religieuse. Elle contient les réponses à vos interrogations. Et laissez Bouddha aux bouddhistes.

Puis il a enfilé et lacé ses chaussures, il s'est levé et a quitté la salle.

Au retour je me suis arrêté à l'abbaye de Hauterive, c'était l'heure des vêpres. Il faisait encore grand soleil. On entendait, dans l'église, les chants des moines. Dehors, le grondement ininterrompu des eaux de la Sarine et le silence du ciel, le vent d'ouest et la marche décidée de deux ou trois nuages attardés.

*

Le Daïla Lama avait-il raison? Aurions-nous donc tout en main?

J'incline à le croire, pour autant qu'on ne répudie ni les actifs ni les passifs de la succession qui nous échoit, que nous ne perdions pas le fil de notre aventure et ne nous coupions pas de ceux qui l'ont portée jusqu'à nous.

Accepter cet héritage ne nous condamne pourtant pas à nous y conformer comme à un catéchisme ou, à l'inverse, à nous y opposer.

Au contraire, le reconnaître c'est le renouveler, tordre nos habitudes, pousser les portes trop longtemps fermées, réinventer un sens capable de nous redonner confiance et de nous réjouir des choses et des êtres au milieu desquels nous avons été jetés; c'est le reprendre

et le réorienter, pour nous lancer à notre tour dans l'aventure et saisir ce rien, ce presque rien que nous partageons sans même le savoir et qui nous rend présents à nous mêmes et au monde.

Avec d'autres, j'appelle religieuse, l'écoute silencieuse de ce rien qui nous rapproche, nous menace et nous sauve, et que nous avons à faire passer, de nos mains à celles de nos enfants. Comme au jeu du furet ou de la bague d'or.

Mais écouter religieusement ce rien qui irrigue nos vies suppose également que nous lui donnions forme, poétiquement et philosophiquement, pour que, porté par les noms, les verbes et les prépositions, notre aventure terrestre acquiert une intelligibilité et les pouvoirs de la musique.

Pas de malentendu, il ne s'agit évidemment pas d'un programme mais de ce que je découvre en écrivant. Ainsi *Tessons*, en 2015, témoignait de ce rien, ou plutôt de ces riens, ces moins que rien, trois fois rien, ces restes de la vaisselle du monde jetés sur la grève, malmenés et oubliés. Mais qui surent, avant de retourner au néant, tourner un bref instant leur visage transfiguré en direction du soleil. Paraboles donc, mais petits traités aussi et poèmes rudimentaires.

Quant à *Novembre*, paru en 2018, s'il existait dans nos librairies une section réunissant les livres traitant de ces Artes moriendi, qui se multiplièrent dès la fin du XVe siècle, j'aurais été heureux qu'il y figurât. A côté de la Cour sainte de Nicolas Caussin, Père jésuite et confesseur de Louis XIII, qui s'interroge sur les conditions nécessaires à un bien vivre et un bien mourir.

*

Reste *Élargir les seuils*. Voilà ce que je voudrais en dire aujourd'hui.

J'étais il y a quelques semaines à Saint-Georges, pour y accompagner la famille d'un cousin mort. Le pasteur qui présidait la cérémonie, en a profité pour commenter brièvement le verset 19 du chapitre 15 du premier livre aux Corinthiens, arguant en substance que, si mon cousin avait placé son espérance dans la seule vie terrestre, celle qu'il venait d'achever, avec ses peines et ses misères, il aurait été à coup sûr le plus à plaindre des hommes.

J'ai, au retour, ruminé les propos de cet homme, gêné qu'il eût pu, pasteur de surcroît, les tenir à cette occasion.

Je connaissais pourtant le refrain: le pasteur laissait entendre que la nature du monde, tel que nous le percevons dans ses insuffisances, nous condamnait à en espérer un autre dont nous jouirions un jour; que nos vies terrestres, finies, inaccomplies, s'ouvriraient, au moins pour certains d'entre nous et à certaines conditions, à une autre vie, éternelle, pleine et sans limite. Et que ces deux vies, incommensurables, se succédaient sur l'étroite flèche du temps.

Je ne suis ni bon connaisseur ni, à fortiori, exégète des écritures saintes, mais j'aurais voulu l'être un instant et, sans trop le malmener, lire à nouveaux frais ce verset de la première lettre aux Corinthiens.

J'aurais montré alors que ces deux temps ne se succèdent pas comme le prétend le pasteur, mais coexistent. Que l'un et l'autre traversent nos existences et nous déportent continuellement l'un vers l'autre.

J'aurais conclu, avec saint Paul et textes à l'appui, que le temps trop étroit qui rythme nos vies de travail et de loisirs, s'ouvre ici même, sur un autre temps élargi, sans commencement ni fin, perpétuellement

recommencé, qui fait de chacun de nous non seulement le moins à plaindre mais le plus heureux des hommes.

En effet, cette éternité que le pasteur place après la mort et dont l'autre nom est résurrection ou abolition des temps, nous en faisons l'expérience dans ce monde-ci, lorsque l'amour ou la souffrance, l'extrême fatigue, le chant d'une alouette ou le simple bonheur d'exister interrompt sans crier gare le cours de nos actions, nous emporte et nous abandonne, ravis, comblés, convertis, au lieu même où nous nous tenons.

Il serait impardonnable, en ce point, de ne pas avoir une pensée pour Gustave Roud qui, à deux pas d'ici, à Carrouge, a pressenti ce paradis, au bout de la nuit comme au milieu du jour.

La poésie suit là, une fois encore, un chemin parallèle à ceux de la religion et de la philosophie, un chemin qui fait communiquer sur un mode qui lui est propre les deux foyers autour desquels gravitent nos existences. Un chemin que Philippe Jaccottet a lui aussi, plus d'une fois emprunté. Ainsi, dans ses *Eléments d'un songe*, on peut lire ceci:

Souvent, comme tout le monde, j'ai été près de désespérer, mais en dessous, en deçà plutôt qu'au-delà des brumes et des lueurs alternées, si j'avais réussi à me défaire des théories, du savoir, de l'assurance qu'ils nous prêtent, enfin de tout ce qui nous protège, nous enferme et nous ferme, je percevais de nouveau sans qu'aucun doute demeurât possible cette espèce de profond battement, aussi difficile à décrire qu'impossible à contester, ce roulement d'un bas tambour invisible ou simplement cette respiration d'être endormi...; je devrais dire (oui, il faut que je parle en toute liberté, exactement comme j'en ai envie et sans me soucier un instant des objections): le pas d'un dieu, la respiration d'un dieu entendus dans un

moment de grand silence intérieur, aussi bien au centre d'une nuit de tempête que sur le seuil de l'aube la plus limpide, aussi bien dans l'horreur, l'égarement, qu'au cours d'une halte pleine de ravissement...

Il y aurait donc une passe, qui nous inviterait à ne pas désespérer de la vie. Et plutôt que de disqualifier le temps que nous passons sur terre et de différer à jamais la jouissance de l'éternité, il conviendrait d'apprendre à composer avec l'un et l'autre, à vivre enfin sur deux pieds, à danser plutôt qu'à boiter.

*

Car ce qui se présente dans nos vies comme manque et qui contrarie nos jours, même ceux qui pourraient être de quelque joie, n'est pas un défaut de l'être ni une tare métaphysique comme le laissait entendre le pasteur de Saint-Georges, mais une simple perte comme l'écrit Yves Bonnefoy, la perte d'un état que nous avons connu un jour et qui n'est pas irrémédiable; cette plénitude en effet, continue Bonnefoy, dont le besoin se fait sentir tout au long de nos vies, nous en avons l'ombre d'un souvenir dans la première enfance, avant que la langue et ses promesses ne nous en séparent, pour le meilleur et pour le pire; et c'est le souvenir diffus de cette enfance à jamais perdue qui nous donne à penser que le monde, qui n'a guère changé depuis que nous avons grandi, non seulement pourrait nous y ouvrir à nouveau, mais nous y ouvre parfois, sans avertir.

Élargir les seuils, c'est le récit, quatre fois recommencés de cette perte et des passes empruntées pour la recouvrer.

Car si la langue nous a éloignés pour toujours de la vie pleine et inentamable dont nous avons fait, enfants, l'expérience, c'est la langue encore qui, par un

retournement mystérieux, nous y ramène par l'autre bout, en nous déposant après un long détour au seuil même de ce que nous avons perdu.

*

Chères amies, chers amis, chère famille, j'ai voulu profiter de ce moment pour répondre, moins évasivement, à la question que Marion Muller Colard m'a posée ce printemps à Strasbourg, et que certains d'entre vous se sont posée également.

Comment vivez-vous la publication de votre livre dans la Petite Collection de spiritualité, à fortiori chez Labor et fides, la plus importante maison d'édition protestante de langue française?

La digression qui précède m'a donné l'occasion d'y répondre: *Oui, bien, très bien, j'en suis même honoré.*

*

Je veux, avant de me taire, remercier Jacques Chessex et Jean-Daniel Savary qui furent, en 1996, les instigateurs du *Prix Edouard Rod*.

Du nom de cet écrivain un peu oublié, originaire de Ropraz, qui eut lui aussi maille à partir avec le darbyisme.

Mais là n'est pas l'essentiel. Ecoutez plutôt ces quatre lignes que j'aurais tant voulu avoir écrites et qui ouvrent *Le Sens de la vie*.

Nervi

«Nous sommes las de l'Italie, des villes, des monuments historiques, des musées, des tombeaux et des églises, las des merveilles qu'on trouve marquées d'astérisques dans les guides, las d'être accaparés par les cicerone et sans cesse distraits de nous-mêmes par tout ce qu'il faut admirer.»

*

Voilà. Merci une fois encore à Marion Muller Colard de m'avoir fait confiance et d'avoir accueilli ce petit livre dans la maison qu'elle dirige à Genève.

Merci à l'Association du Prix Edouard Rod et à son président Alain Gilliéron de nous recevoir aujourd'hui dans la leur. Merci au Jury.

Et à vous tous, famille, amies, amis, qui vous êtes donné la peine de monter ce matin à Ropraz.

Ma gratitude enfin, immense, à Sandra mon épouse, à Louise, Lili et Arthur mes enfants, qui ont suivi avec indulgence cette aventure. Celle-ci, soutenue par votre présence aujourd'hui, ne sera peut-être pas sans lendemain.

Disons que j'ose l'espérer, et vous en suis reconnaissant.

Jean Prod'hom,

Ropraz, samedi 21 octobre 2023